

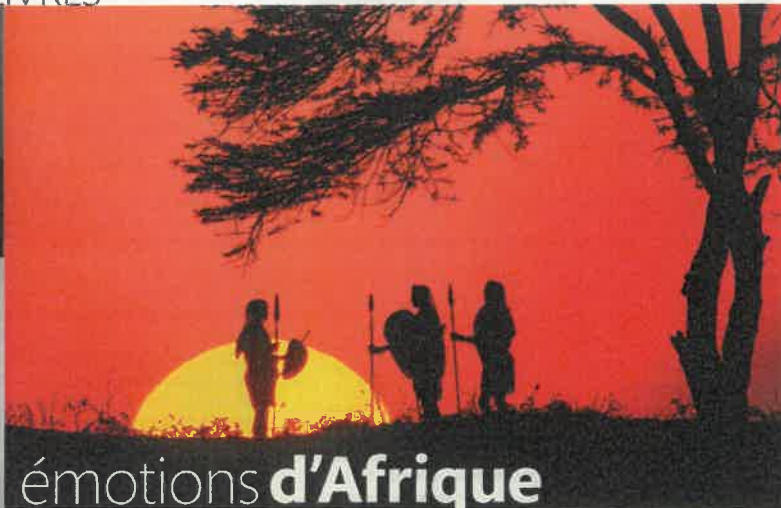
CULTURES LIVRES



Stefanie Zweig



Rosamund Haden



émotions d'Afrique

GRANDIES À LA SOURCE D'UN EXIL AFRICAIN, STEFANIE ZWEIG ET ROSAMUND HADEN SIGNENT CHACUNE DES ROMANS SUBTILS OÙ L'ENFANCE ET L'HISTOIRE NOUENT LES DESTINS.

En Afrique du Sud, dans les années 1920, une amitié profonde se tisse entre deux petites filles de huit ans. Katie est la fille du propriétaire d'un domaine sis au nord-est de Johannesburg; Maria, celle de la cuisinière noire de la ferme. La première apprend à lire à la seconde et l'entraîne dans d'interminables jeux aquatiques ou des escapades dans l'« église des pas perdus »*, dressée en haut de la colline. Leurs grands serments sont brutalement dénoués par la funeste découverte adultérine de Katie, qui précipite son départ pour l'Angleterre avec sa mère et sa sœur. Resté seul, le père quitte ses terres et disparaît. De son côté, Maria voit les années et les gérants défiler. Vestale d'un temple qui aurait perdu sa reine, elle attend, impassible, le retour de son amie. Comme elle, Hendrik, un jeune voisin afrikaner, s'abîme dans la contemplation du portrait qu'elle a laissé dans la fameuse chapelle. De nouveaux propriétaires s'annoncent finalement à Hebron. L'entente des époux Fyncham semble menacée par d'obscurs fantômes. C'est aussi le moment que choisit Catherine pour refaire surface. L'ombre du passé ne s'évapore jamais vraiment dans ce premier roman d'une jeune Sud-Africaine de talent, où l'enfance insouciant et la gravité de l'âge adulte se font écho en d'habiles allers-retours.

Le Kenya, où elle naquit, fut un refuge pour les parents de Liesel Procter, des juifs allemands fuyant le régime nazi. Devenue une épouse dévouée, elle garde un souvenir ému de ces années passées à courir la brousse avec sa grande amie Regina, l'héroïne d'« Une enfance africaine », le

premier texte de Stefanie Zweig. Au point de croire, peut-être, que « le bonheur est ailleurs »**. Sur une idée de son mari, lui-même orphelin de guerre, une escapade nostalgique la met devant la réalité de ses rêves. Le retour en Angleterre réserve des surprises à l'affable « mater familias » - sa mère, qui jusqu'alors s'oubliait dans ses devoirs d'aïeule exilée, prend sa part de bonheur au bras d'un vieux galant. Si les adultes se sont ressourcés au cours de la parenthèse africaine, elle a signé la fin de l'enfance pour la progéniture Procter, dont les chemins divergent inéluctablement. David, le fils cadet, n'a bientôt plus d'oreilles que pour ce rabbin White à l'influence tentaculaire et réclame un menu casher pour le sabbat. Quant à la jolie Rose, elle remise au placard sa mine en-

jouée et semble oublier ses longueurs de baignoire vouées à rétrécir ses jeans. Avec son cinquième roman, Stefanie Zweig semble s'être affranchie d'une Afrique qui n'est plus qu'un point d'ancrage où se cristallisent les aspirations. Son souffle entêtant porte au contraire le puissant roman de Rosamund Haden qu'on délaisse à regret tant sa langue attentive aux effluves de la terre nourricière nous transporte au cœur d'émotions fondatrices. En dépit de la force des liens amicaux ou familiaux, on reste toujours seul dans sa quête de bonheur, semblent nous dire ces deux romans où les murmures de l'Histoire affleurent en filigrane et déterminent les liens entre les êtres.

JEANNE DE MÉNIBUS

* « L'Église des pas perdus », de Rosamund Haden,

Sabine Wespieser Éditeur, 368 p., 24 €.

Traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Judith Roze.

** « Le bonheur est ailleurs », de Stefanie Zweig,

Éditions du Rocher, 286 p., 19,80 €

Traduit de l'allemand par Jean-Marie Argeles.



ROMANS